

Réflexions pour le lecteur curieux de méthode. Marc Bloch et l'ébauche originelle du Métier d'historien

In: Genèses, 3, 1991. pp. 154-161.

Citer ce document / Cite this document :

Wessel Marleen. Réflexions pour le lecteur curieux de méthode. Marc Bloch et l'ébauche originelle du Métier d'historien. In: Genèses, 3, 1991. pp. 154-161.

doi : 10.3406/genes.1991.1055

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_3_1_1055

Réflexions pour le lecteur curieux de méthode

Marc Bloch et l'ébauche originelle du *Métier d'historien*

Marleen Wessel

1. Cf., par exemple : *Les rois thaumaturges*, Publications de la faculté des lettres de Strasbourg, 1924 ; *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, 2 vol, Paris, A. Colin, 1960-1961 (1^{re} éd. 1931) ; et *La société féodale*, 2 vol, Paris, Albin Michel, 1949 (1^{re} éd. 1939-1940), dont le deuxième volume était sous presse au moment même où Bloch écrit ses « Réflexions ».

2. Je tiens à remercier ici Henri Febvre, fils de l'historien, qui m'a offert, à plusieurs reprises, son hospitalité. Étienne Bloch a bien voulu donner l'autorisation de publier le texte ; nous le remercions de tout cœur. Les « Réflexions » ont été publiées en néerlandais, en français, et en italien dans *Pleidooi voor de geschiedenis of geschiedenis als ambacht*, SUN Nijmegen, 1989, p. 203-212, *Rivista di storia della storiografia moderna*, vol. IX, n° 2-3, 1988, p. 169-180, et *Storia e dossier*, février 1989.

3. Cf. L. Febvre, « Comment se présentaient les manuscrits de « *Métier d'historien* », in *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, 1974, (1^{re} éd. 1947), p. 161-164.

Historien français et fondateur, avec Lucien Febvre, des *Annales ESC*, Marc Bloch (1886-1944) avait déjà créé une œuvre considérable¹, quand il rédigeait les quelques pages ici présentées. Les « Réflexions pour le lecteur curieux de méthode », tout récemment retrouvées dans les archives personnelles de Lucien Febvre², occupent une position particulière dans les écrits de Bloch. Elles ne reçoivent leur signification pleine que placées dans la situation du moment, et dans la « longue durée » de son intérêt méthodologique.

Il y a plusieurs raisons à l'importance de ce texte, bref et incomplet. Des raisons existentielles, d'abord. Quand il commence, le 22 septembre 1939, à l'écrire, comme préface d'une « Histoire de la société française dans le cadre européen »³, Bloch est mobilisé depuis un mois. Vexé d'être mal employé en armes, il décide de se donner « une trame intellectuelle », écrit-il à Febvre⁴. Dans cette même lettre Bloch regrette de ne point avoir combattu les bêtises de la politique française après 1919-1920 ; un sentiment de « mauvaise conscience », qu'il développera quelques mois plus tard, dans *l'étrange défaite*⁵.

Des raisons de fond, ensuite. Outre cette relation avec *L'étrange défaite*, les « Réflexions » ont également un lien, plus visible, avec *l'Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Le texte qu'on va lire n'est rien de moins que l'ébauche originelle de cette œuvre. Après les premières pages, importantes en elles-mêmes parce que sorte de *summa* de la pensée blochienne sur l'histoire⁶, on y discerne les lignes fondamentales des chapitres II et III du *Métier*, puis le début du chapitre IV, et finalement quelques fragments de ce qui va devenir le chapitre I. On dispose ainsi d'un élément clé pour reconstruire la genèse de cet ouvrage influent⁷, genèse, dont je voudrais maintenant indiquer les étapes.

L'intérêt de Marc Bloch pour la méthode historique ne date certes pas de ces jours an-

goissés de 1939. En le suivant à travers ses articles, comptes-rendus et livres, on discerne le tracé parcouru : l'influence de ses maîtres en histoire, par exemple, s'affaiblit, tandis que les notions sociologiques prennent racine en devenant plus nuancées. En 1935, Bloch joue avec l'idée d'écrire un livre méthodologique, centré précisément sur des thèmes que les « historiens traditionnels n'estimaient point adaptés à une analyse scientifique : la critique du témoignage et la théorie des « coïncidences improbables ». Mais il fallait l'attente interminable durant la « drôle de guerre », pour que Bloch entame, finalement, un exposé de cette nature.

On a vu que le texte devait figurer comme préface à une autre étude, mais très tôt Bloch semble avoir envisagé d'en faire un ouvrage à part entière, « qui [...] pourrait fort bien, une fois complétée, aller ailleurs ». La vie militaire, pourtant, ne lui laissait guère l'esprit libre de compléter quoi que ce soit. Après « le coup de tonnerre » du 10 mai 1940, suivi de l'« étrange défaite » de juin, Bloch retrouve les siens, en juillet, dans sa maison de Fougères (Creuse), après une « odyssée » à travers la Flandres, Dunkerque, l'Angleterre et la Bretagne. Tout de suite, il se met à écrire son « procès verbal de l'an 1940 », une analyse amèrement lucide de la défaite et ses causes. Ce qui importe de noter ici, c'est le lien fort étroit entre cet écrit et ce qui deviendra l'*Apologie pour l'histoire*. Les deux œuvres naissent du même besoin : répondre au jeune officier, que Marc Bloch a entendu murmurer, juste après le désastre de Flandres : Faut-il croire que l'histoire nous ait trompés⁸ ? »

La question touche au problème de l'utilité de l'histoire, comme à celui de la responsabilité de la défaite, deux aspects d'une même chose pour Bloch, qui, déjà en 1914, avait noué un lien très solide entre l'attitude intellectuelle et la conduite⁹. Dans *L'étrange défaite*, qu'il rédige sur le vif, apparaît « l'examen de conscience » d'un historien qui s'accuse âprement de n'avoir

rien fait contre la politique ruineuse des années 1930. Puis, dans l'*Apologie pour l'histoire*, il reprend l'exposé des méthodes historiques qui pourraient, dans le futur, éviter les dégâts de ces « erreurs collectives ». Pour Bloch l'histoire n'est point une connaissance pure ; la critique historique peut être appliquée à la vie. Elle a le droit, écrit-il, « de compter parmi ses gloires les plus sûres d'avoir [...] ouvert aux hommes une route nouvelle vers le vrai et, par suite, le juste¹⁰ ».

Bloch ne commence l'*Apologie pour l'histoire* qu'à l'automne 1940. Le sous-titre est le même que le titre de son cours de cette même année : « Comment et pourquoi travaille un historien ? ». En septembre 1942, on lit dans sa correspondance, pour la première fois, « métier d'historien », titre qu'il semble préférer. L'écriture du livre continue jusqu'en mars 1943, moment où Bloch rejoint la Résistance¹¹. Le 16 juin 1944, il est exécuté par les allemands, et les manuscrits restent inachevés. Dès l'été 1940, Bloch note qu'il travaillait « dans des circonstances où tout écrit prend nécessairement un peu l'allure d'un testament ». Un an plus tard, dans la dédicace à Febvre de mai 1941, il indique qu'écrire l'*Apologie* est un antidote contre « les pires douleurs et les pires anxiétés, personnelles et collectives ». Les « fantasmes » de septembre 1939 sont devenus dangereusement concrets. Il faut les évoquer, brièvement, pour mieux comprendre les écrits de guerre de Marc Bloch.

D'abord, les « brimades raciales » l'amènent à ne pas revenir à Paris, à l'automne 1940. Avec sa femme et ses six enfants, il s'installe à Clermont-Ferrand où l'université de Strasbourg s'est repliée. Là, il ne possède ni bibliothèque ni notes de lecture, il a peu d'argent, et l'appartement est petit et difficile à chauffer. Sa femme, ne supportant pas le climat hivernal des montagnes, tombe gravement malade.

Au printemps de 1941, la mère de Marc Bloch meurt. C'est à elle que le *Métier d'his-*



4. Lettre du 8 octobre 1939. Cf. la correspondance entre Marc Bloch et Lucien Febvre, Archives Nationales. Paris. Febvre en a publié quelques fragments dans *Annales d'histoire sociale*, n° 1, 1945, p. 15-32. Une édition des lettres paraîtra chez Gallimard, par les soins de Bertrand Müller.

5. Marc Bloch, *L'étrange défaite, témoignage écrit en 1940*, Paris, A. Colin, 1957 (1^{re} éd. 1946), p. 215-216.

6. On y verra que Bloch, tout en prenant « la société française » comme sujet de son étude, ne veut négliger ni la politique, ni les individus, ou les guerres. Ce qu'il a retenu des leçons sociologiques, c'est moins de considérer les « faits collectifs » comme seuls importants dans l'histoire, que les méthodes de les analyser. Méthode comparative, d'abord, raison pour Bloch de tenir compte du « cadre européen ». Puis cette manière d'abstraire de la réalité changeante et multicolore, que François Simiand avait exposée en 1903 (dans « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, repris dans les *Annales ESC*, n° 15, 1960, p. 83-120). L'influence de Simiand sur Bloch a été considérable.

7. Le livre était mal traité, pourtant, à sa naissance. L'édition de 1949 fourmille de fautes, dues, pour la plupart, à la négligence de l'éditeur. L'édition de 1974 est encore pire. Cf. aussi, M. Mastrogregori, « Le manuscrit interrompu, *Métier d'historien* de Marc Bloch », *Annales ESC*, n° 1, janvier-février 1989, p. 155-168.

8. *L'étrange défaite*, op. cit., p. 155-156 ; *Métier*, op. cit., p. 21 (éd. 1974).

9. Cf. Marc Bloch, « Critique historique et critique du témoignage » (1914), *Annales ESC*, 1950, p. 1-8.

10. *Métier*, op. cit., p. 115-116 (éd. 1974) ; *L'étrange défaite*, op. cit., p. 215-218.

11. Cf. Carole Fink, « Marc Bloch and the Resistance », conférence du 16 juin 1986, Colloque Marc Bloch, École Normale Supérieure ; *idem*, « Marc Bloch : Historian, Soldier, Patriot », conférence du 13 octobre 1987, Woodrow Wilson Center for Scholars.

12. Cf. Peter M. Rutkoff, William B. Scott, « Letters to America : The Correspondance of Marc Bloch, 1940-1941 », *French Historical Studies*, vol. 12, n° 2, p. 277-303.

13. Cf. entre autres, Michael R. Marrus et Robert O. Paxton, *Vichy France and the Jews*, New York, Schocken, 1981.
[Vichy et les Juifs, Calman-Lévy, 1981.]

14. Il s'agit de *L'Introduction à la France moderne, 1500-1640*, Paris, Albin Michel, 1974 (1961).

torien sera dédié : « *in memoriam matris amicae* ». Puis son projet d'émigrer aux États-Unis – il n'a point d'illusions sur l'avenir de ses enfants dans la France dite « libre » – s'enlise dans la bureaucratie paperassière de l'ambassade américaine à Lyon¹². Il enseigne encore, pour le moment, mais vit comme un exilé dans son propre pays, constamment menacé par les mesures, progressivement impitoyables, contre la population juive¹³.

A cela s'ajoute, en avril et mai 1941, un conflit très grave avec Febvre. Il s'agit des *Annales* considérées par les autorités allemandes, comme une « halb jüdisches Geschäft ». Falloit-il poursuivre la publication ? Bloch y est fermement opposé. Rayer son nom de la couverture, c'est, selon lui, s'incliner devant l'ennemi. En outre, il craint que la censure ne s'endurcisse, sans qu'on s'en rende compte. Febvre, de son côté, veut à tout prix maintenir la revue qu'il considère comme un moyen de nourrir une résistance d'esprit.

Comme on sait, les *Annales* continuèrent sans que Bloch, en fin de compte, ne le regrette. La revue était bien une arme intellectuelle, tout comme l'*Apologie pour l'histoire*, dans lequel Bloch écrit, au moment même où il donne le feu vert à la publication des *Annales*, une dédicace à son co-directeur et « frère de combat ».

Il y a beaucoup à dire sur les relations entre Febvre et Bloch, pas toujours tranquilles, certes, mais solides et jamais dissoutes. Ce n'est pas par hasard, qu'en 1951, deux ans après la parution posthume du *Métier d'historien*, Febvre reprend le dialogue que Bloch y avait entamé. Dans la préface d'un livre sur le XVI^e siècle, achevé plus tard par Robert Mandrou¹⁴, Febvre semble discuter avec Bloch quelques concepts historiques. En haut du manuscrit, il met, comme un écho lointain des « réflexions » de son ami : « Préliminaires pour le lecteur curieux de (méthode) précision » (sic).

Réflexions pour le lecteur curieux de méthode.

Le dessein que je forme en commençant d'écrire ce livre – dont, pour beaucoup de raisons, il m'est impossible de prévoir si je l'achèverai jamais – est, nul ne le sait mieux que moi, singulièrement ambitieux. En lui-même cela va de soi, et j'y reviendrai tout à l'heure. Mais plus encore, sans doute, en égard aux conditions dans lesquelles j'aborde ma tâche ; aujourd'hui, ce 22 septembre 1939, à Molsheim. Je ne dispose ici ni probablement ne disposerai avant longtemps ni de la moindre bibliothèque ni de la moindre note. J'espère que, si mon travail doit être un jour offert au public, il me sera donné d'en combler les moins pardonnables lacunes et d'en effacer les erreurs les plus grossières. Pour le reste la pénurie même où je me trouve de la sorte réduit n'est peut-être pas totalement dépourvue de ces vertus bienfaisantes que les philosophes comme les ascètes s'accordent à reconnaître à la *sainte pauvreté* : l'exposé, qui s'adresse à tout honnête homme curieux du passé d'une grande nation, en prendra, je me plais du moins à le croire, quelque chose de plus dépouillé. Quant au profit que j'escompte, pour mon propre moi, d'un pareil effort, c'est là une affaire qui n'intéresse guère les lecteurs ; aussi bien ceux d'entre eux qui auront passé par la même épreuve se feront-ils, sans peine, une exacte image des fantasmes que je cherche ainsi à exorciser.

L'histoire que je me propose d'écrire est celle des Français, considérés comme *groupe social*. Non pas une histoire sans politique : car la façon dont les peuples sont gouvernés, les vertus, les ambitions, les illusions de leurs gouvernants sont un des éléments dont est tissé le commun destin. Non pas une histoire sans guerres : qui, à l'heure où je noircis ce papier, oserait, sans rire, refuser aux violences guerrières le pouvoir de modeler les sociétés ou nier qu'elles n'en expriment quelquefois les plus intimes penchants ? Non pas une histoire exclusivement populaire : car l'action des classes dirigeantes, pas plus que celle des élites – les deux mots ne sont pas nécessairement synonymes – ne se mesurera jamais à la faiblesse de leur nombre. Non pas une histoire sans individus : car les personnalités magnétiques ou, seulement, bien placées ne se bornent pas à refléter, comme en un miroir grossissant, les tendances à demi inconscientes des masses ; elles les concentrent dans un faisceau générateur d'énergie nouvelle et les plus favorisées parfois y ajoutent un peu de ce jaillissement spontané qui est le privilège de quelques âmes d'exception. Mais elle voudrait être, cette histoire, celle des hommes et non uniquement, de quelques chefs ou soit disant tels. Elle souhaiterait mettre à nu, sous les efflorescences, si brillantes qu'en soit l'éclat, les réalités profondes. Elle rêverait enfin de se faire véritablement analytique et explicative, sans cesser, pour cela, de demeurer fidèle aux couleurs de la vie. Tel est, du moins, son idéal : simple « limite », cela va de soi, au sens mathématique du terme, grandeur que le savant cherche à approcher de plus en plus près, sans se dissimuler que, par définition, elle restera toujours hors d'atteinte.

Il n'est d'étude fondée en raison que de groupes doués, en tant que tels, d'une existence fondée en réalité. Pour reprendre une image que Simiand appliquait à la recherche statistique, on conçoit fort bien une biologie du genre félin ; quelle signification donner à la biologie d'un jardin zoologique ? Or, que les mots de France, de nation, voire de civilisation françaises représentent les notations parfaitement légitimes d'objets parfaitement réels et concrets, rien n'est plus incontestable. La seule question qui se pose, à leur égard, est de savoir à partir de quelle date l'historien a le droit de les employer ; nous aurons à l'examiner tout à l'heure. Cependant, le mieux différencié des groupes n'est pas, pour cela, forcément coupé de tous liens avec ce qui l'entoure ; il se peut fort bien qu'au contraire il n'apparaisse, selon une saine classification, que comme un des éléments d'un ensemble plus vaste, pourvu de caractères, à un degré de généralité supérieur, également spécifiques ; le genre félin se range dans la famille des mammifères et l'embranchement des vertébrés. De même une tonalité de culture humaine commune, née de grandes similitudes de destin et fortifiée par d'innombrables échanges, fait de la France une des parties constituantes d'une aire de civilisation plus étendue qu'en un sens dont nous aurons à préciser plus loin la valeur historique, nous nommons « Europe » ou « Occident ». Il y a eu, par exemple, ou il y a encore, sans nul doute, une féodalité française, un capitalisme

industriel français, un socialisme français ; mais seulement comme les aspects, d'ailleurs vigoureusement particularisés, des phénomènes européens de nature semblable. D'où il résulte qu'à toute description du passé de la France, aussi bien qu'à toute explication de son présent, ces perspectives plus larges s'imposent comme le fonds de tableau impérieusement nécessaire au juste relief des premiers pans ; qu'en un mot il ne saurait y avoir de véritable histoire de la société française sinon baignée dans l'atmosphère de la civilisation européenne. Par là et par là seulement, tout en évitant d'attribuer à la France les traits qui, en bonne justice, sont de l'Occident il sera possible de mesurer une originalité nationale, dont l'exacte image ne saurait ressortir que de la perception des contrastes.

Comme toutes les connaissances, dans n'importe quel ordre de science, la connaissance historique a ses limites propres. La plus immédiatement apparente tient aux conditions qui s'y imposent à l'observation. Celle-ci n'est jamais directe. Des phénomènes qu'il étudie, l'historien saisit seulement les traces qu'ils ont, après coup, laissées. Il est, par suite, condamné à tout en ignorer, si, d'aventure, ces vestiges font défaut. En quoi, d'ailleurs, il partage le sort commun de tous les savants voués à l'étude de faits strictement localisés dans le temps. Nous ne sommes pas, en l'absence de tout document écrit, plus impuissants à reconstituer la poésie religieuse des âges de pierre que le paléontologiste ne l'est à décrire les glandes à sécrétion interne du Plésiosaure, dont il ne possède que le squelette. Ainsi, des pans entiers du passé humain ont sombré, les uns dans une irrémédiable nuit, les autres dans une brume à peine coupée de quelques lueurs. Même une histoire telle que celle-ci, décidée, par avance à se borner aux lignes essentielles de l'évolution et orientée vers un développement relativement récent, doit compter avec ces lacunes : car elles atteignent les masses comme les détails et n'épargnent pas forcément les époques les plus proches de nous. Nous apprécierons toujours imparfaitement l'influence, sur la pensée européenne des sectes hérétiques médiévales, parce que leurs livres sacrés ont péri ; il manquera toujours quelque chose à notre intelligence de la condition ouvrière, vers le milieu du XIX^e siècle, par la faute des usines qui ont détruit leurs feuilles de paye. Le premier devoir de l'historien, envers soi-même, est de s'avouer ses inévitables ignorances ; envers son public, de les lui avouer. Nous tâcherons de n'y point faillir, chemin faisant.

Si incomplets soient-ils, les témoignages que le passé nous a laissés sur son propre déroulement n'en offrent pas moins, à les bien scruter, une grande abondance et une extrême variété. Ils se répartissent en deux catégories fondamentales : les uns sont intentionnels ; les autres renseignent sans l'avoir cherché, voire malgré eux.

Le premier groupe comprend tous les écrits volontairement destinés à informer ou à édifier leur lecteurs. Ce fut dans le dessein exprès, de préserver de l'oubli les faits d'armes dont son temps, dit-il, avait été tout « enluminé », que Froissart composa sa chronique. Les auteurs de vies de saints se donnaient pour tâche de transmettre aux fidèles, jusqu'à la consommation des siècles, le parfum de célestes vertus. En [rédigeant]¹ ou faisant rédiger leurs mémoires, d'innombrables hommes politiques se sont proposé de justifier leur conduite aux yeux de la postérité. Tous ces témoins, en un mot, nous parlent parce qu'ils ont souhaité nous parler.

Au contraire, le marchand qui tint à jour et mit à l'abri dans ses coffres son livre de comptes, le clerc occupé à transcrire des prières, l'homme des [palafittes]² qui précipitait dans le lac des débris de sa vaisselle, n'avaient d'autres soucis qu'un exact bilan, par doit et avoir, le salut des âmes, ou la propreté d'un barbare logis. Les intérêts de l'histoire étaient bien loin de leur pensée. Il les ont servis, cependant, sans le savoir, très efficacement. Mieux que beaucoup de récits, ces gestes professionnels ou ménagers nous ont livré de quoi reconstituer une structure économique, une mentalité religieuse, une civilisation matérielle.

Or le plus sensible progrès, peut-être, accompli durant les derniers siècles, par la recherche historique a été d'accorder une part croissante aux témoignages involontaires et de diversifier, en même temps, presque à l'infini, la nature des documents de cette sorte dont une alliance

1. M. Bloch écrit : « dirigeant ».

2. Intégration manuscrite de L. Febvre.

concertée des disciplines permet aujourd'hui l'emploi. Nous avons appris qu'un papier d'affaire, un tesson de poterie, le fait de langage inscrit dans une forme grammaticale, dans un nom d'homme ou dans un nom de lieu ne sont pas empreintes humaines inférieures en valeur suggestive aux plus colorées des chroniques ; le tout est de savoir en extraire la vie. Aux oeuvres narratives elles-mêmes, vouées, de propos délibéré, à instruire les générations à venir, il nous arrive de demander, de préférence, tout autre chose que ce qu'elles prétendaient nous dire. Les écrits des annalistes médiévaux, les Mémoires de Saint Simon continuent, sans doute, de nous intéresser par les événements qu'on y voit relatés ; mais plus encore par les révélations que ces textes apportent, inconsciemment, sur le bagage mental des moines ou la psychologie d'un duc et pair. Le détective perspicace, s'il interroge les acteurs du drame, attend de leurs réponses moins un exposé acceptable des faits que les éléments qui lui permettront de reconstruire, par un effort personnel d'intelligence, la vérité. Aux yeux de l'historien aussi, la mieux conduite même, et la plus sincère, des dépositions a surtout valeur d'indice.

Encore convient-il de compter avec l'erreur ou le mensonge. Que tout document ne soit pas nécessairement véridique, le sens commun s'en est, naturellement, avisé depuis le plus lointain des âges. La chose n'est pas vraie seulement des écrits destinés, intentionnellement, à renseigner la postérité ou à la tromper : les notaires de nos campagnes savent bien que les actes de ventes d'immeubles n'indiquent pas tout le prix réellement payé et les sculpteurs de la Grèce décadente, qui taillaient des statues de style archaïque ne se conduisaient pas autrement que, de nos jours, Faubourg Saint Antoine, les fabricants de vieux bahuts provençaux. La difficulté véritable commence, en même temps que l'expérience vulgaire cède le pas à l'esprit scientifique, lorsqu'il s'agit d'élaborer les règles capables de séparer le bon grain de l'ivraie ; de suppléer aussi, accessoirement, à certains silences des documents : sur la date ou la provenance par exemple ; pour combler les lacunes préméditées d'une déposition, les moyens ne diffèrent guère de ceux qui permettent d'en corriger les faussetés. Bien éloignée du grossier scepticisme qui n'est que l'envers de la crédulité, cette critique raisonnée du témoignage constitue un des plus beaux dons que la recherche historique ait jamais fait aux sciences humaines, en général, comme à l'action. Si, en effet, par l'étendue de ses applications, elle dépasse, et de beaucoup, les champs des études sur le passé, ce n'est pourtant ni dans les laboratoires de psychologie, ni, moins encore, dans les tribunaux, qu'elle prit naissance. Les hommes qui les premiers, au XVII^e siècle, en mirent au point les délicats instruments de criblage étaient de modestes érudits. Ils se nommaient Papenbroch, Mabillon, Baufort et ils n'eussent pas été, sans doute, les moins étonnés d'apprendre qu'en se penchant sur les vies de saints obscurs, sur les mornes diplômes des rois Mérovingiens ou sur les *conciones* de Tite-Live, pain quotidien de tant de grimauds d'écoles, ils découvraient, tous simplement, une nouvelle méthode de connaissance.

A y bien regarder, d'ailleurs, l'originalité de cette méthode critique réside moins dans la nature de ses outils que dans l'espèce de convergence qu'elle réalise, au profit du discernement du vrai, entre des procédés d'investigation empruntés à des disciplines diverses et de rayons plus larges.

Par une fraction considérable de son activité, elle n'est que psychologie appliquée. Ses premiers créateurs se contentaient, comme il était alors inévitable, de puiser aux enseignements, un peu courts, de l'expérience psychologique commune. Elle dispose aujourd'hui, pour peu qu'elle le veuille bien, de tout ce que les recherches des spécialistes nous apprennent, tous les jours, de plus sûr et de plus nuancé sur le mécanisme de la perception, de la mémoire, de l'hallucination ou du mensonge. A condition, cela va de soi, de se garder d'oublier que, pas plus qu'aucune autre réalité, l'esprit humain n'est demeuré immuablement pareil à lui-même, à travers les temps. Analysé dans nos cliniques, le comportement du mythomane éclaire celui des illustres faussaires dont les fabrications encombrant le passé. Mais il y a eu incontestablement des états de civilisation plus ou moins favorables que d'autres à la mythomanie : on ne conçoit, dans les milieux « éclairés » du XVIII^e siècle, ni la Fausse Donation de Constantin ni la propagande hitlérienne. Il n'est pas jusqu'aux facultés même d'appréhension du monde extérieur qui ne puissent varier beaucoup selon les sociétés ou les classes. Sur un point cependant, les

faiblesses innées de notre cerveau ont un caractère assez universel pour imposer à l'historiographie un durable conseil, intellectuellement très sain, de prudence et de concentration sur l'essentiel. Après, en effet, que tant de preuves expérimentales ont été fournies de l'incapacité où les hommes, dans leur immense majorité, sont de se remémorer correctement les détails d'une scène vécue, quelle foi ajouter aux récits minutieusement circonstanciés des témoins oculaires même les mieux doués et les plus honnêtes ? Il faut renoncer à jamais savoir comment éclata, sur le boulevard des Capucines, la fusillade du 23 février 1848³. La Révolution de 48, par contre, est une indéniable réalité. Ainsi, viciée jusque dans la source, le bric à brac de l'histoire « pittoresque » doit être abandonné aux fabricants de cette histoire « romancée » dont l'épithète qualifie suffisamment l'insincérité ; pratiquement on ne « romance » jamais qu'à coup d'anachronisme. Mais les faits de masse demeurent, décantés déjà, avant même que n'intervient l'intelligence de l'historien, par les limites de l'observation humaine.

A côté de ses emprunts à l'analyse et à l'expérimentation psychologiques, la critique documentaire use, non moins légitimement, d'un mode de raisonnement qui la met en contact avec des sciences plus abstraites. Pour en donner l'idée, il sera commode d'en demander un exemple à une des formes les plus simples et les mieux élaborées de la méthode : celle qu'on est convenu de nommer critique de provenance. Supposons qu'on lise, chez deux auteurs différents, une phrase telle que celle-ci : « Napoléon fut vaincu à Waterloo, le 18 juin 1815⁴ » les mots ont beau être, ici et là, exactement les mêmes ; nul ne songe à en tirer argument pour contester l'indépendance des deux témoignages. Voici, au contraire, deux récits détaillés de la bataille ; confrontés, ils se révèlent à leur tour, mot pour mot, pareils. Nous crierons, sans hésiter, au plagiat : ou bien l'un des deux historiens a copié l'autre ; ou bien ils ont tous les deux reproduits une source commune. Qu'est-ce à dire, sinon que les chances pour que la combinaison ait pu se répéter, d'une façon purement fortuite, nous apparaissent, dans le premier cas, comme en nombre très élevé ; dans le second, comme en nombre si petit que ce coefficient de vraisemblance presque infiniment faible équivaut, pratiquement, à une impossibilité ? ainsi il n'est pas logiquement inconcevable mais il est, dans la réalité, impossible, qu'en frappant, au gré de son caprice, les touches d'une machine à écrire, un singe se trouve recomposer l'Oraison Funèbre du Grand Condé. On a reconnu le langage même de la théorie des probabilités.

Gardons nous, pourtant, d'annexer, sans autre forme de procès, le travail critique de l'historien aux sciences du nombre. Jamais lorsqu'il s'agit de peser des témoignages, la distinction du vraisemblable et l'invraisemblable ne se laisse réduire uniquement à une question mathématique qui se fonderait, à l'exclusion de toute autre recherche, sur le dénombrement des arrangements imaginables. Nous ne sommes pas ici sur le terrain, merveilleusement étranger aux contingences, du rouge et noir ; et, puisque le témoignage est un fait humain, le trouble-fête, dans le jeu des nombres purs, est représenté, en l'occurrence, par des facteurs psychologiques et sociaux. L'emploi, par exemple, chez deux écrivains différents, d'une expression rare ; sous la plume de deux auteurs appartenant à des milieux bien distincts ou à des générations que sépare un long intervalle, la présence d'un tour de langage généralement confiné dans une des classes en question ou particulier à une des deux époques : autant de rencontres dont l'explication par le seul hasard semblera toujours beaucoup plus difficile à admettre que si la formule, à nombre de termes équivalent, était d'usage universellement courant. En un mot, comme toutes les fois qu'on passe à l'application concrète, le « toutes choses égales d'ailleurs » prend sa revanche.

Cependant, si rebelle soit-elle, le plus souvent, à une traduction en chiffres, une pareille argumentation n'en repose pas moins sur les principes mêmes du calcul des probabilités. Il est doublement important que les historiens en prennent conscience. Dans l'intérêt de leur pratique d'abord : à s'imposer la peine de supputer exactement les chances, l'érudition se serait épargnée, sans doute, plus d'un excès de scepticisme ; trop de chercheurs sont enclins à nier la possibilité de coïncidences, justifiées pourtant par les mathématiques aussi bien que par la vie quotidienne.

3. Le manuscrit donne : « 26 février 1848 ».

4. Le manuscrit donne : « 18 juillet 1815 ».

D'autre part, sur un plan plus élevé, n'y a-t-il pas quelque chose de rassurant à la fois et d'exaltant dans la perception des liens, peut-être inattendus, par où la modeste besogne de l'éplucheur de textes rejoint cette discipline étonnante qui, ayant réussi à faire du hasard un objet de connaissance, s'est taillée, dans les sciences du monde physique, et, par le biais de la statistique, dans celles mêmes de l'homme, un rôle chaque jour plus décisif.

La critique documentaire tient, dans les études historiques, à peu près la même place qui, dans les sciences de la nature, revient aux techniques du nettoyage des appareils ou de la préparation des colorants. Elle évite de raisonner sur des prémisses fausses. Elle épargne à l'histoire la mésaventure de ces maladroits biologistes qui ne croyaient si fort à la génération spontanée que pour avoir omis de stériliser leur récipient. C'est déjà là, à tout prendre, une part assez belle. Aussi bien, entre les recettes du laboratoire et l'interprétation proprement scientifique, où tracer, au juste, la frontière ? Les deux efforts se guident sans cesse mutuellement ; et le seul savant complet et celui qui les pratique avec une égale dilection. Tout homme cultivé éprouve, envers les théories récentes sur la matière et l'énergie une curiosité passionnée. Mais nul ne peut se dire physicien né si l'expérimentation est pour lui sans joies. De même ce qui fait le véritable historien n'est pas seulement la sensibilité aux grands problèmes du passé ; il y faut encore savoir aimer, comme une agréable gymnastique intellectuelle, le bricolage de la recherche. Cependant l'érudition pour l'érudition ne serait qu'un jeu. L'histoire est mieux que cela : un travail. Elle commence vraiment avec l'analyse des faits et la mise à nu de leurs liaisons.

« Raconter les choses comme elles ont eu lieu », *wie es eigentlich⁵ geschehen ist*. La devise était celle du vieux Ranke. Prise à la lettre, il faudrait la tenir pour vide de sens. D'abord parce que l'histoire n'est pas la science du passé tout entier ; elle est, ce qui est bien différent, celle de l'homme dans le passé. Il se peut, certes, qu'elle ait à accorder une place à des événements du monde physique ; mais seulement lorsqu'ils ont exercé une action sur le destin des hommes et dans la mesure de cette action. Si l'ensablement de l'estuaire flamand du Zwin, vers la fin du moyen-âge, intéresse à la fois le géologue et l'historien, c'est, pour le premier, en soi, comme exemple de modification des lignes du rivage ; pour le second, indirectement, en raison des effets de ce phénomène naturel sur le détournement des grands courants commerciaux. Des millions d'autres « choses qui ont eu lieu » n'ont pas de caractère historique parce qu'elles n'ont déclenché aucun train d'onde.